

Une femme libérée *Carol* de Todd Haynes

Helen Faradji

Numéro 176, février–avril 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/80986ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Faradji, H. (2016). Compte rendu de [Une femme libérée / *Carol* de Todd Haynes]. *24 images*, (176), 64–64.

Carol de Todd Haynes

Une femme libérée

par Helen Faradji

Être libre. L'expression peut sembler vaseuse, bouche-trou. Car la liberté, en réalité, qu'est-ce que c'est ? Un beau grand concept que l'on ressort en temps de crise pour s'abriter derrière lui, comme un paratonnerre, et se rassurer ? Un idéal que l'on poursuit, sans réellement savoir s'il est tout à fait possible à atteindre ? Un absolu qu'il est souvent plus facile d'espérer que d'éprouver ?

Ce que l'on peut savoir, après une plongée dans l'œuvre de Todd Haynes, c'est que tout indéfinissable qu'elle soit, la liberté se paye assurément. Les trois monstres inspirés par Genet de son premier film *Poison*, la ménagère tétanisée de *Safe*, la star glam-rock de *Velvet Goldmine*, l'épouse évoquant les grandes héroïnes mélos de Douglas Sirk de *Far From Heaven*, les différentes incarnations de Bob Dylan dans *I'm Not There*, sa *Mildred Pierce* revisitée dans une mini-série pour HBO, et aujourd'hui *Carol*... tous ces personnages rêvent de liberté. Tous la devinent comme une oasis, au-delà de leurs existences grises et étriquées. Et tous lui sacrifient une partie de leur âme ou de leur corps à mesure qu'ils s'en approchent. Mais tous apprennent surtout que c'est aussi – et uniquement – lorsqu'on accepte de perdre, de s'éloigner du confort d'une vie d'habitudes plus ou moins malsaines, de prendre des coups en restant inlassablement debout, qu'on peut véritablement gagner cette liberté.

En voyant *Carol* aujourd'hui, on comprend également cela. Ce qui intéresse Haynes, au fond, n'est probablement pas tant cette idée de liberté que la plupart de ses héros ne savent même pas qu'ils poursuivent, mais bien leur démarche pour s'en approcher. La libération plus que la liberté. Le cheminement vers un épanouissement, une acceptation, en prenant conscience d'un poids dont il faut se délester. Pour Carol, comme souvent chez Haynes, ledit poids est lié à l'identité sexuelle. Car dans ce New York puritain et ultra-conventionnel des années 1950, Carol est homosexuelle. Mariée, mère de deux enfants, vivant dans le luxe et la sophistication, elle ne peut plus se mentir lorsqu'elle croise le regard d'une jeune employée de grand magasin en y faisant ses achats de Noël. Un coup de foudre, et vogue la galère pour cette grande bourgeoise raffinée qui devra alors faire face à ce dilemme : divorcer et prendre le risque d'être heureuse ou perdre la garde de ses enfants comme l'en menace son mari ?

Chez d'autres, la morale se serait invitée pour jouer les arbitres, et aurait pu faire de ce parcours une descente aux enfers complaisante. Chez Haynes, il n'en est rien. Car, c'est par le cinéma, un grand geste de cinéma, un geste de cinéma sublime, que le cinéaste va magnifier cette femme, la rendant plus grande, plus belle, plus forte, plus vulnérable aussi que nature.

Un geste de cinéma qui se déploie selon les trois tableaux fondamentaux constitutifs de toute œuvre d'art. Le récit, en premier lieu, adapté par Phyllis Nagy à partir d'une histoire signée Patricia Highsmith, qui dessine avec force nuances cette magnifique et difficile histoire d'amour, naviguant entre mélo et road-trip en se tenant au plus près de ses personnages, tout en mettant en balance,



à chaque plan, le désir de ces femmes de s'aimer et le rejet que leur oppose le monde dans lequel elles vivent.

Mais l'intelligence de Todd Haynes est aussi d'avoir su piocher dans l'arsenal stylistique et esthétique du film noir pour signifier toute l'angoisse résultant de ce jeu d'équilibre impossible. Multipliant les reflets et les cadrages désaxés, les colorations jaunes et vertes ciselées par la photographie d'Ed Lachman, les harmonies terriblement mélancoliques composées par Carter Burwell, le film fait résonner dans le grain même de ses images tournées en 16mm l'ambiguïté, la tristesse, l'amertume causées par ce combat pour un amour défendu.

Un classicisme vintage de forme, une modernité totale de fond, et au milieu de cet amalgame sidérant de puissance et de finesse, deux actrices impressionnantes, formidablement complémentaires, se faisant face pour mieux incarner toutes les étapes de ce chemin vers le mieux. Rooney Mara, d'abord, en petite souris fragile et timide dont la délicatesse de jeu ne se confond jamais avec l'effacement. Mais surtout Cate Blanchett, hallucinante de présence, capable d'un seul froncement de sourcil ou d'une simple ombre passant dans son regard félin, de transmettre une épaisseur, une profondeur, un mystère aussi intenses que fascinants.

Les films qui ont la grâce de se faire œuvre, l'intelligence de miser sur toutes leurs forces, l'énergie de s'abandonner à plus grand qu'eux ne sont pas si nombreux. *Carol*, bouleversant et impérial, est de ceux-là. De ceux que l'on voudra chérir autant que cette liberté qu'ils laissent briller comme un phare. **Z**

Grande-Bretagne, États-Unis 2015. Ré. : Todd Haynes. Scé. : Phyllis Nagy d'après l'œuvre de Patricia Highsmith. Ph. : Ed Lachman. Mont. : Affonso Goncalves. Mus. : Carter Burwell. Int. : Cate Blanchett, Rooney Mara, Kyle Chandler, Sarah Paulson, Jake Lacy. 118 minutes. Dist. : Les Films Séville Inc.